NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

98 N° 10 1976

Saint John Ogilvie. Martyr d'Écosse

J. SHAACK (s.j.)

p. 918 - 925

https://www.nrt.be/it/articoli/saint-john-ogilvie-martyr-d-ecosse-1146

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint John Ogilvie
Martyr d'Ecosse

Le 17 octobre dernier Paul VI a canonisé le Père John Ogilvie, jésuite écossais exécuté à Glasgow le 10 mars 1615 [1]. Pour mieux saisir la portée du témoignage rendu par le martyr et la signification actuelle de sa canonisation, il convient d'évoquer sommairement le contexte historique où s'inscrivirent son activité et sa « passion », ainsi que les caractères de la mission qui le conduisit au sacrifice suprême. Le souvenir des épreuves qui secouèrent le peuple de Dieu dans le passé, en particulier des conflits religieux des XVI[e] et XVII[e] siècles, ne laisse pas d'éclairer les crises présentes de l'Eglise ; il aide à les porter avec plus de sérénité, à mieux situer l'espérance chrétienne affrontée au défi des événements et à discerner les valeurs dont la sauvegarde engage à titre primordial notre responsabilité.

Les crises religieuses en Grande-Bretagne aux XVI[e]-XVII[e] siècles

On sait les circonstances étrangères à la foi — au départ l'affaire du renvoi de Catherine d'Aragon par Henri VIII et de l'union de celui-ci avec Anne Boleyn — qui amenèrent le roi d'Angleterre, honoré en 1521 par Léon X

---

1. Dès 1583 Grégoire XIII avait autorisé le culte de 63 martyrs tombés au cours des décennies précédentes. Au XIX[e] s. Léon XIII fit reprendre la cause de 254 candidats à la béatification. Lui-même béatifia le 29 décembre 1886 John Fisher et Thomas More avec 52 autres martyrs, dont 18 chartreux, des années 1535-1583, puis, le 13 mai 1895, 9 autres martyrs de la même époque. A son tour Pie XI procéda le 15 décembre 1929 à la béatification de 136 martyrs d'Angleterre et du Pays de Galles et huit jours plus tard à celle du P. Ogilvie ; il canonisa le 19 mai 1935 les bienheureux Fisher et More. C'est le 25 octobre 1970 que Paul VI a canonisé 40 martyrs d'Angleterre et du Pays de Galles, parmi lesquels neuf prêtres et un frère de la Compagnie de Jésus. On compte actuellement 317 saints et bienheureux ayant subi le martyre en Grande-Bretagne de 1535 à 1681.

En fait de publications biographiques sur John Ogilvie, il convient de signaler la brève mais substantielle notice du P. Paul Molinari, S.J., dans *L'Osservatore Romano*. Edition hebdomadaire française, n° 40 (1400) 15 oct. 1976, et le livre déjà ancien mais toujours instructif du P. James FORBES, S.J., *L'Eglise catholique en Ecosse à la fin du XVI[e] siècle. Jean Ogilvie écossais, jésuite,* Paris, Leroux, 1901 (1[re] édit., 1885), ouvrage appuyé sur de nombreux documents, dont plusieurs reproduits en annexe. — Le lecteur peut se reporter p.ex. à la bibliographie jointe à la notice *Ogilvie* de la *Bibliotheca Sanctorum,* Rome, Istituto Giovanni XXIII, Pont. Univ. Lateranense, t. IX, 1967, col. 1132-1135. Cf. aussi l'article ***Ogilvie* dans L. KOCH, S.J., *Jesuiten-Lexikon,* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1934, II, col. 1322.**

du titre de « Defensor fidei », à rompre une dizaine d'années après avec Rome et à revendiquer la suprématie sur l'Eglise dans son royaume. En 1535 l'ancien chancelier Thomas More et le cardinal John Fisher, évêque de Rochester, encourent la peine capitale pour avoir refusé le serment d'acceptation de l'Acte de succession et affirmé de la sorte leur respect des décisions de Clément VII. A Henri VIII succède en 1547 le fils qu'il a eu de Jeanne Seymour, Edouard VI. Le souverain est âgé de dix ans et le pouvoir effectif est aux mains du Conseil privé, dont une série de dispositions impriment à l'Eglise nationale une orientation calviniste, pour aboutir en 1553, avec les XLII Articles, à l'établissement de la Réforme. Marie Tudor, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, s'était vu restituer le droit à la succession royale. Son règne (1553-1558) fut marqué par une tentative de restauration catholique qui mit malheureusement en œuvre des procédés violents de répression. Après elle, Elisabeth, née de la deuxième union de Henri VIII et qui devait régner quarante-cinq ans, pensa d'abord apaiser les conflits religieux par des voies politiques. Les catholiques formaient la majorité de la population du royaume, mais c'est de leur côté que la reine voyait contester sa légitimité ; d'autre part elle estimait dangereux, dans le calvinisme, le rejet de l'institution épiscopale, où le pouvoir royal devait à son sens trouver un ferme appui. Défiante à l'égard de l'un et l'autre groupe, elle penchait personnellement pour un compromis entre la conception luthérienne des prérogatives du prince dans le domaine religieux et le maintien de tout un ensemble d'éléments constitutionnels, disciplinaires et liturgiques du catholicisme. De ce côté les changements successifs introduits dans l'Eglise d'Angleterre ne répondirent pas à ses souhaits. Elle ne cessa, du reste, de revendiquer l'autorité suprême sur cette Eglise. C'est ainsi que la persécution se déchaîna tant contre les « papistes » que contre les presbytériens d'Ecosse, ralliés autour de John Knox — mouvement subversif par son opposition aux structures hiérarchiques et par sa morale puritaine, qui débouchait sur une lutte des classes. Les presbytériens tentèrent un moment de gagner à leur cause la reine Marie Stuart, dont on connaît le destin étrange et malheureux. Cette dernière abdiqua en 1567 en faveur de son fils, qui devint ainsi Jacques VI d'Ecosse et succéda à Elisabeth sous le nom de Jacques Ier d'Angleterre (1603-1625). Contrairement à ce qu'on eût attendu du fils de la souveraine papiste, sa politique fut loin de ménager ses sujets catholiques. Exaspérés par les lourdes amendes et les autres rigueurs — y compris des exécutions capitales — qui frappaient leurs coreligionnaires, quelques membres de la noblesse s'engagèrent dans la folle entreprise de la Conspiration des poudres, un complot qui devait supprimer le 5 novembre 1605 le parlement et le roi lui-même. Eventé, il suscita une indignation extrême. La masse du peuple en conçut à l'égard des papistes une aversion qui ne laissait apparemment au sentiment catholique aucune chance de prévaloir contre les réformes imposées au cours des dernières générations. Et une nouvelle justification était donnée à toutes les mesures d'exception. Le serment « de suprématie » fut exigé plus rigoureusement que jamais et les poursuites intensifiées contre qui s'y dérobait. Sous Jacques Ier la persécution fut sans doute moins meurtrière que sous Elisabeth — elle coûta la vie à vingt-quatre catholiques — mais elle s'exerça beaucoup plus largement sous forme de spoliations : les catholiques fidèles à la papauté se voyaient confisquer les deux tiers de leurs propriétés et interdire l'administration des biens de leurs enfants mineurs ; ils étaient exclus de toute espèce de charge dans l'Etat. Ces dispositions et d'autres du même genre montrent combien la politique de

La mission des jésuites

Ignace de Loyola n'avait accompli qu'un rapide voyage en Angleterre, au temps de ses études en Sorbonne, pour récolter des aumônes. Jusqu'au milieu du règne d'Elisabeth, la Compagnie de Jésus n'assuma pas à proprement parler d'action apostolique organisée en Angleterre. Jusque vers 1580 on ne relève guère que des interventions individuelles : ainsi le P. P. Ribadeneira, futur biographe de saint Ignace, accompagna à Londres, en 1558-1559, l'envoyé de l'Espagne, comte de Lerida ; la reine Marie Stuart reçut en 1562 la visite d'un jésuite originaire des Pays-Bas et en 1566 celle d'un Père écossais ; le premier martyr jésuite d'Angleterre, le bienheureux Thomas Woodhouse, est exécuté en 1573, et le deuxième, le bienheureux John Nelson, en 1578. Mais dès 1553, lors de la mission de réconciliation confiée au cardinal Pole, le fondateur avait personnellement recommandé ce pays aux préoccupations de ses religieux, en prescrivant des prières à faire régulièrement « pour la Germanie et l'Angleterre ». Et bientôt l'ordre assura des aides diverses aux catholiques des Iles Britanniques réfugiés sur le continent, en particulier aux étudiants. Cette émigration était devenue nombreuse surtout à partir des années 1535. En diverses cités furent créés des séminaires ou « collèges » pour la formation de prêtres qui retourneraient exercer leur ministère en Angleterre, en Ecosse ou en Irlande, et les jésuites se virent confier la charge de plusieurs de ces établissements : collèges anglais à Rome, Saint-Omer, Liège, Valladolid, Séville, Madrid, Brünn (Brno, Moravie), collèges écossais à Rome, Douai et Madrid ; collèges irlandais à Rome, Poitiers, Compostelle, Salamanque, Séville, Lisbonne...

Cependant le Supérieur Général s'était vu pressé, notamment par William Allen, zélé promoteur de l'action missionnaire dans sa patrie et initiateur des Collèges Anglais de Douai (1568) et de Rome (1575), de consacrer un certain nombre de religieux à la Mission insulaire. Cette demande fut d'abord écartée par le P. Everard Mercurian (1572-1580) : la crise qui affectait la Grande-Bretagne mettait en jeu, au sein de la nation mais également sur le plan des relations internationales, des intérêts politiques auxquels il fallait éviter de lier le service apostolique de l'ordre encore à ses débuts. De la part du gouvernement d'Elisabeth c'était en effet comme crime contre l'Etat qu'était considéré et sanctionné le fait même d'être « papiste », c'est-à-dire, par exemple, de célébrer la messe ou d'y assister, d'administrer les sacrements, d'enseigner la doctrine catholique, ou simplement d'être prêtre, d'héberger un prêtre, et surtout de refuser de reconnaître dans la personne de la souveraine le chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. En 1579 le Père Général finit par constituer la *Missio Anglica* de la Compagnie de Jésus et il en confia la direction au P. Robert Persons. Les missionnaires reçurent des consignes très strictes : ne s'occuper aucunement de questions politiques, n'en jamais parler ni même prêter l'oreille à des propos sur pareil sujet ; ne jamais tenter de ramener un anglican au catholicisme romain ; tout au plus accueillir la démarche spontanée d'un catholique qui, après avoir fait **défection, solliciterait sa réconciliation avec l'Eglise. En somme**

la mission de ces envoyés se limitait à assister les catholiques persécutés et à soutenir leur fidélité. Une ligne de conduite qui n'allait pas de soi pour tous les apôtres qui se dépensèrent en Grande-Bretagne durant plus d'un siècle de persécution, comme le montrent de pénibles controverses qui parfois les divisèrent à ce propos.

Cela n'empêcha pas la Compagnie de Jésus de devenir l'objet d'une hostilité particulière : on savait quelle part elle avait dans la préparation assurée aux futurs missionnaires de Grande-Bretagne dans les séminaires du continent ; par ailleurs certains de ses membres jouaient un rôle d'organisation et de direction, parmi les centaines de missionnaires qui, dans la clandestinité et au péril de leur vie, se dévouaient au réconfort des catholiques fidèles. Les missionnaires circulaient sous des noms d'emprunt et dans les déguisements les plus variés, en commerçants, militaires, gentilshommes, cultivateurs, marins, ouvriers... Ils allaient d'une cachette à une autre, pour rencontrer les groupes de pratiquants qui se donnaient rendez-vous, souvent dans les résidences campagnardes des nobles, pour participer à la célébration eucharistique et recevoir les sacrements. Le courage que réclamait pareille existence s'appuyait sur la confiance en la grâce de la mission et trouvait un stimulant dans la foi et la générosité de la population catholique.

A la tête de la Mission jusqu'en 1587, le P. R. Persons déploya des dons remarquables dans l'organisation du ministère pastoral à travers villes et campagnes. Les jésuites collaboraient alors avec d'autres religieux et quelque 300 prêtres séculiers. Persons avait réussi à monter une imprimerie dont les tracts, répandus jusqu'en plein Londres, suscitaient un écho impressionnant. Aux yeux du gouvernement l'influence des missionnaires apparut bientôt comme une force redoutable à combattre par une répression rigoureuse. Le P. Persons échappa aux poursuites, mais il vit périr un bon nombre de ses compagnons. Seize jésuites subirent la peine capitale sous Elisabeth ; les premiers à être arrêtés et exécutés (le 1er décembre 1581) furent les saints Edmond Campion et Alexandre Briant. Au temps de Jacques Ier, lors de la persécution consécutive à la Conspiration des poudres, le P. Henry Garnet, supérieur de la Mission après Persons, et son cousin Thomas Garnet, les PP. Edmond Oldcorne et Ralph Asley, le F. Nicolas Owen, et puis le P. John Ogilvie, furent accusés de complicité avec les auteurs du complot, déclarés coupables de haute trahison et condamnés au supplice des traîtres : la pendaison, immédiatement suivie, selon la coutume de l'époque, du démembrement du cadavre. Cette mort venait terminer une longue série de tortures subies durant la détention et au cours du procès. Il importe toutefois

de le souligner : ces martyrs avaient uni au zèle apostolique un patriotisme sincère et loyal ; ils avaient détourné d'entreprises inconsidérées certains militants de la « résistance » catholique et constamment inculqué le respect et la soumission à l'égard du pouvoir civil. Plusieurs d'entre eux l'attestèrent sous serment devant le tribunal et jusqu'au pied du gibet : « c'est uniquement pour le salut éternel des âmes que nous sommes revenus dans notre patrie ». Et l'on cite ce mot du P. Campion, un instant avant sa mort : « Je prie pour votre reine et ma souveraine (c'était Elisabeth), à laquelle je souhaite un règne long et paisible et toute sorte de bien ».

Sous Charles Ier (1625-1649) et le Protecteur Cromwell périrent encore seize jésuites confesseurs de la foi. Après 1660, le règne de Charles II apporta aux catholiques un certain répit et une liberté relative, jusqu'en 1678 ; à ce moment les fausses dénonciations de Titus Oates — un ancien élève des jésuites, renvoyé du collège de Saint-Omer en raison de sa conduite — déclenchèrent une recrudescence de rigueur : huit membres de la Compagnie de Jésus périrent sur l'échafaud et treize en prison, victimes, en réalité, de leur attachement à la foi catholique et à l'autorité du pape ; ils pouvaient protester en toute vérité de leur loyalisme envers le souverain. L'année 1683 marqua le terme des persécutions sanglantes.

La Mission Anglaise des jésuites [2] avait progressivement développé ses effectifs : 18 membres en 1598, une quarantaine au début du XVIIe siècle et 68 en 1615 (année du martyre d'Ogilvie), à côté d'un grand nombre de prêtres séculiers préparés sur le continent : pour l'année 1596 on a évalué leur total à près de 600, dont un quart moururent de la main du bourreau et soixante en prison. Dès le temps de la reine Elisabeth la mission était divisée en neuf districts, dont la direction était exercée, pour une part, de l'extérieur. Dans l'ensemble et malgré les entraves que l'on sait, cet effort missionnaire si onéreux obtint des fruits dont l'histoire des siècles suivants démontre l'importance [3].

---

2. Nous ne parlons pas de la *Missio Scotica* rattachée à la Province Gallo-Belge de l'ordre, ni de la *Missio Hiberniae* relevant de la Province d'Aquitaine.

3. En ce qui regarde la Mission Anglaise des jésuites, elle établit son propre noviciat à Louvain puis à Liège, une maison d'études à proximité de cette ville, une résidence à Gand. Constituée en vice-province dès 1619 et en province en 1623, elle comptait 374 membres en 1636. La Province d'Angleterre maintint à peu près cet effectif jusqu'à la suppression de la Compagnie de Jésus, avec des résidences en Angleterre et des maisons de formation à Liège, Gand, Saint-Omer. Au moment de la dissolution de l'ordre (1773), elle avait à sa tête le P. Thomas More, descendant direct du chancelier martyr.

Le Père John Ogilvie

Son nom (parfois écrit *Ogilby*) est celui d'une famille connue dans l'histoire d'Ecosse. Il naquit en 1579 dans les environs de Drum-na-Keith ; son père, calviniste, appartenait au personnel de la cour de Marie Stuart. Tout jeune encore, John alla faire des études sur le continent. Peut-être avait-il subi l'influence d'un oncle paternel, William ; celui-ci s'était converti au catholicisme durant un séjour en Flandre, était entré dans la Compagnie de Jésus et, de retour dans son pays natal, y exerçait l'apostolat. Toujours est-il que John fut élève du Collège Ecossais de Douai (1592-1596) et ensuite pensionnaire du Collège Ecossais de Louvain ; c'est en cette ville qu'il fréquenta le fameux exégète Cornelius a Lapide, qui dans un de ses écrits l'appellera « catechumenus meus ». Désireux de se préparer au sacerdoce, l'étudiant se rendit à Ratisbonne puis au séminaire d'Olmütz (Moravie). A la date du 5 novembre 1599 il est inscrit parmi les novices de Brünn, dans la Province jésuite d'Autriche. Il retourne à Olmütz et achève son noviciat à Gratz, où il prononce ses vœux en présence du futur empereur Ferdinand II. Son itinéraire européen le mène à Vienne (1601-1603) et à Reims pour des études de philosophie et de théologie ; il reçoit à Paris, en 1610, l'ordination sacerdotale. Il n'a pas attendu celle-ci pour déployer un zèle industrieux dans l'animation de Congrégations Mariales et d'œuvres d'assistance charitable. Il est appliqué depuis trois ans au ministère pastoral à Rouen quand ses instances lui obtiennent de repartir pour l'Ecosse. Le 11 novembre 1613, sous le nom de capitaine Watson, il débarque près d'Edimbourg (à Leith, assure-t-on) avec son confrère James Moffet, le capucin John Campbell et un autre Ecossais, George Elsington. Il travaille d'abord en Ecosse même, puis un certain temps à Londres, pour rejoindre Glasgow en 1614. Après deux mois seulement d'activité féconde dans la ville et les alentours, il est victime d'une trahison, arrêté en octobre et remis aux mains de John Spottiswoode, que Jacques Ier avait fait archevêque de Glasgow.

Cinq mois durant il éprouve les rigueurs de la prison et les tortures au moyen desquelles on espère avoir raison de sa fermeté. Du cachot où il est étroitement enchaîné, il arrive à envoyer des lettres destinées à aider divers amis ; il consigne également par écrit une « relatio incarcerationis », suite de notes précieuses pour nous renseigner sur ses expériences. Nous savons ainsi, par exemple, que pendant huit jours et neuf nuits de suite on l'empêcha, à coups d'épingles et de griffes de fer, de prendre un seul instant de sommeil. Avec la menace d'une mort très cruelle on faisait alterner les promesses les plus alléchantes pour le cas où il changerait d'attitude. Lui-même s'étonnait de l'à-propos et de l'humour avec lesquels il savait répliquer à ses tortionnaires, aux juges, aux théologiens venus discuter avec lui. Jacques Ier crut nécessaire de combattre de toute manière, et même par diverses publications, l'effet des déclarations où le prisonnier professait sa fidélité à la foi de Rome, réaffirmait l'autorité spirituelle du pape et contestait la prétention du souverain à la suprématie sur l'Eglise d'Ecosse. Le tribunal fonda là-dessus le grief de haute trahison.

S'il réussissait à faire preuve d'une telle fermeté, comme à endurer presque joyeusement des souffrances intolérables, le mar-

tyr avouait cependant, par exemple, que l'épreuve de l'insomnie l'avait affaibli au point de ne plus guère savoir ce qu'il disait ni en quelle cité il se trouvait. Sans doute faisait-il l'expérience annoncée par l'Evangile : « quand on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire... » (*Mt 10,* 17-20). Lors de la dernière audience du tribunal, il lui fut reproché de ne pas manifester assez de gratitude pour la mansuétude de ses juges : « Qu'auriez-vous pu ajouter, répondit-il, à ce que vous m'avez fait ? Si vous m'aviez soumis au supplice des brodequins, j'aurais gardé de quoi exercer mon ministère sacerdotal en me faisant porter en classe ou au confessionnal. Mais vous m'avez quasiment détruit le cerveau et la raison qui me servent à servir le Christ. Tentez donc l'essai des brodequins, et avec la grâce de Dieu je vous ferai voir que je me soucie de mes jambes aussi peu que vous de vos premières guêtres d'enfants ». Après le prononcé de la sentence de mort, le condamné s'approcha des juges et leur donna à chacun une poignée de main en les remerciant.

L'exécution eut lieu le 10 mars 1615. Le souvenir a été gardé de quelques traits qui mirent en lumière la signification de cette mort et n'ajoutèrent pas peu à l'impression causée sur la population. Debout au pied de la potence, la corde déjà passée au cou, Ogilvie écouta d'un air engageant le prédicant qui lui promettait une dernière fois sa grâce et la liberté, une situation avantageuse, la main même de la fille de l'évêque, s'il consentait simplement à renier son attachement au pape et à l'Eglise romaine. Le jésuite eut l'adresse d'inviter son interlocuteur à répéter ses offres assez haut pour être entendu des spectateurs. Ce que l'autre s'empressa de faire, persuadé d'avoir gagné la partie. A son tour Ogilvie interpelle la foule : « Avez-vous bien entendu ? Etes-vous prêts à garantir l'exécution de ces engagements ? — Oui, crie-t-on, oui, Ogilvie, descends donc de l'échafaud ! — Alors, reprend le martyr, si je fais ce qui m'est demandé, je ne risque plus d'être puni pour trahison ? — Non, non ! — Ainsi donc, conclut-il, c'est uniquement pour ma foi et ma fidélité à Rome que je suis condamné à mourir ? — Oui, d'accord ! — Maintenant, la chose est claire : pour ma religion, je donnerais, si possible, cent fois ma vie ; prenez donc l'unique vie que je possède ; ma religion, vous ne pourrez jamais me l'ôter. — Ainsi tu n'as pas peur de la mort ? fait le prédicant décontenancé. — Pas plus que d'un bon déjeuner ! »

Avant de se livrer au bourreau, le Père sollicite comme dernière faveur l'autorisation d'adresser à son cher peuple un mot d'adieu. Sa voix est couverte par le roulement des tambours. Alors il lance dans la foule son chapelet, qui atteint au visage un calviniste originaire de Bohême, le baron von Eckersdorff, qui se fera catholique quatre ans plus tard.

Le fait est que le martyre du prêtre écossais eut très vite un retentissement large et profond [4]. Les premières étapes de son

4. On cite p.ex. le geste d'un étudiant de Douai qui se défit de tous ses biens au bénéfice de la formation de prêtres destinés à l'apostolat dans son pays. C'est dès 1622 que fut exécuté pour le Collège Ecossais de Douai un tableau représentant le martyr ; cette peinture est sans doute son premier por-

procès de béatification datent de 1628. Et l'on sait avec quel intérêt, pour ne pas dire quelle impatience, les catholiques d'Ecosse (ils sont aujourd'hui 813.000, quelque 7 % de la population) ont attendu la glorification de leur compatriote, le premier à être canonisé après sainte Marguerite [5].

Les pages d'histoire écrites par tant de héros, laïcs, prêtres, religieux de divers instituts, évoquent assurément, par plus d'un trait, y compris le ton de leurs répliques, les actes des martyrs des premiers âges. Mais que dire de leur consonance avec le compte rendu des faits de persécution du XX^e siècle et le témoignage des innombrables croyants d'aujourd'hui victimes, non plus, grâce à Dieu, des dissensions entre chrétiens, mais de formes renouvelées de tyrannie, d'idéologies totalitaires, d'entreprises systématiquement conduites contre les Eglises, la foi, la conscience religieuse [6] ? Discriminations, pressions, techniques affinées de torture et de dégradation de la personnalité, violations des droits de l'homme contre lesquelles s'élèvent des mouvements comme Amnesty International ? C'est tout spécialement aux confesseurs contemporains de la foi, serviteurs inconditionnels de l'Evangile et défenseurs de la dignité des enfants de Dieu, que le Magistère de l'Eglise rend hommage et offre un encouragement quand il met à l'honneur un martyr comme John Ogilvie [7]. C'est aussi tous les fidèles qu'il confirme dans leur attachement au dogme chrétien et dans leur confiance en les promesses faites par le Christ à son Eglise.

Luxembourg J. SCHAACK, S.J.
avenue Gaston-Diderich, 25

---

trait, certainement l'un des meilleurs, et le plus fidèle de tous selon toute vraisemblance. Le texte de la *Relatio incarcerationis* avait été édité à Mayence en 1616.

5. La reine d'Ecosse morte en 1093 et dont la « canonisation » par Innocent IV date de 1249-1250. On peut considérer qu'une canonisation « équipollente » est intervenue en 1691, quand Innocent XII inscrivit au calendrier universel la fête de sainte Marguerite. Celle-ci est patronne de l'Ecosse depuis trois siècles.

6. Pour ne citer qu'un document caractérisé par sa sereine objectivité : dans son ouvrage *J'ai subi le lavage de cerveau* (Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1964 ; cf. *NRT*, 1966, 212 s.), le P. D. Van Coillie, Scheutiste, longtemps missionnaire en Chine, raconte ses trois ans de prison à Pékin ; il décrit les méthodes d'interrogatoire, l'alternance des promesses fallacieuses et des procédés d'intimidation et, parmi les tortures, la privation totale de sommeil durant des semaines. Il attribue à une assistance particulière de l'Esprit du Christ la force qui le préserva du moindre fléchissement dans la confession de la foi.

7. Voir l'homélie de Paul VI, dans *L'Osservatore Romano,* 18-19 oct. 1976, qui titre « Eroico testimone della fede e paladino della libertà religiosa » ; cf. *Doc. Cath.*, n° 1707, 7 nov. 1976, 900.